

VARI

VARIA

VARIA

VARIA

VARIA

VARIA

VARIA

VARIA

ALLAITEMENT ET MATERNAGE ENTRE ESPECES ANIMALES DIFFERENTES

F. SIGAUT

Ecole ~~pratique~~ des hautes Etudes en Sciences sociales

J'ai pour la comtesse de SÉGUR (née Rostopchine) une admiration sans bornes. Je la considère comme un de nos très grands auteurs, à placer dans les tous premiers rangs, quelque part entre BALZAC et MAUPASSANT. La comtesse est en somme le BALZAC ou le MAUPASSANT des enfants. Mais cela ne signifie nullement qu'elle n'ait écrit que pour eux et qu'elle n'ait rien à dire aux adultes. Que ceux qui en douteraient fassent l'essai de l'un ou l'autre de ses chefs-d'oeuvre : ils (re)découvriront un très grand écrivain, et avec lui une incomparable peinture de la société du XIX^{ème} siècle, vue du côté des nurseries.

Relisant il y a quelques années les *Mémoires d'un âne*, j'y retrouvai l'histoire suivante, qui se passe quelque part dans la région de Mamers. Partis en promenade avec leurs ânes (dont l'auteur des *Mémoires*, l'illustre Cadichon), les enfants longent le cimetière. Ils y trouvent un petit garçon de trois ans, en pleurs.

Caroline : Comment es-tu tout seul ici, mon pauvre petit ?

L'enfant ~~est~~ sanglotant : Ils m'ont laissé ici ; j'ai faim.

Caroline : Qui est-ce qui t'a laissé ici ?

L'enfant, sanglotant : Les hommes noirs ; j'ai faim.

Caroline : Ernest, va vite chercher nos provisions ; il nous expliquera ensuite pourquoi il pleure et pourquoi il est ici.

Ernest courut chercher le panier aux provisions, pendant que Caroline tâchait de consoler l'enfant. Peu d'instants après, Ernest reparut, suivi de toute la bande, que la curiosité attirait. On donna à l'enfant du poulet froid et du pain trempé dans du vin ; à mesure qu'il mangeait, ses larmes se séchaient, son visage reprenait un air riant. Quand il fut rassasié, Caroline lui demanda pourquoi il était couché sur cette tombe.

L'enfant : C'est grand'mère qu'ils ont mise là. Je veux attendre qu'elle revienne.

Caroline : Où est ton papa ?

L'enfant : Je ne sais pas, je ne le connais pas.

Caroline : Et ta maman ?

L'enfant : Je ne sais pas ; des hommes noirs l'ont emportée comme grand'mère.

Caroline : Mais qui est-ce qui te soigne ?

L'enfant : Personne.

Caroline : Qui est-ce qui te donne à manger ?

L'enfant : Personne ; je tétais nourrice.

Caroline : Où est-elle ta nourrice ?

L'enfant : Là-bas, à la maison.

Caroline : Qu'est-ce qu'elle fait ?

L'enfant : Elle marche ; elle mange de l'herbe.

Caroline : De l'herbe ?

Et tous les enfants se regardèrent avec surprise.

« Elle est donc folle ? dit tout bas Cécile.

Antoine : Il ne sait ce qu'il dit, il est trop jeune.

Caroline : Pourquoi ta nourrice ne t'a-t-elle pas emporté ?

L'enfant : Elle ne peut pas, elle n'a pas de bras. »

La surprise des enfants redoubla.

Caroline : Mais alors comment peut-elle te porter ?

L'enfant : Je monte sur son dos, répondit l'enfant.

Caroline : Est-ce que tu couches avec elle ?

L'enfant, souriant : Oh non ! Je serais trop mal.

Caroline : Mais où couche-t-elle donc ? N'a-t-elle pas un lit ?

L'enfant se mit à rire et dit :

« Oh non ! Elle couche sur la paille.

- Que veut dire tout cela ? dit Ernest. Demandons-lui de nous mener dans sa maison, nous verrons sa nourrice ; elle nous expliquera ce qu'il veut dire.

- J'avoue que je n'y comprends rien, dit Antoine.

Caroline : Peux-tu retourner chez toi, mon petit ?

L'enfant : Oui, mais pas tout seul ; j'ai peur des hommes noirs ; il y en a plein la chambre de grand'mère.

Caroline : Nous irons tous avec toi ; montre nous par où il faut aller. »

Caroline remonta sur son âne, et prit le petit garçon sur ses genoux. Il lui indiqua le chemin, et, cinq minutes après, nous arrivâmes tous à la cabane de la mère Thibaut, qui était morte de la veille et enterrée du matin. L'enfant courut à la maison et appela : « Nourrice, nourrice ! ». Aussitôt une chèvre bondit hors de l'écurie restée ouverte, courut à l'enfant et témoigna sa joie de le revoir par mille sauts et caresses. L'enfant l'embrassait aussi ; puis il dit : « Téter, nourrice ». La chèvre se coucha aussitôt par terre ; le petit garçon s'étendit près d'elle et se mit à téter comme s'il n'avait ni bu ni mangé.

« Voilà la nourrice expliquée, dit enfin Ernest.

L'anecdote était assez curieuse pour que je la garde en mémoire. Mais n'en connaissant pas d'autres, je n'avais aucun moyen d'apprécier son authenticité. Je n'aurais donc sans doute jamais songé à aller plus loin, si le hasard ne s'était mis de la partie une seconde fois. Quelque temps après, je trouvai dans la revue de Louis FIGUIER, *L'Année scientifique et industrielle* (26ème année, 1882, publiée en 1883, rubrique « Hygiène publique », pp. 333-335) le texte suivant, qui mettait fin à toutes mes incertitudes. L'allaitement d'enfants par des chèvres avait bien été une réalité, même si, en l'occurrence, on proposait de les remplacer par des ânesses.

La Nourricerie des Enfants-Assistés. - Les vertus du lait d'anesse

Le but que s'est proposé M. Parrot dans la note qu'il a lue à l'Académie de médecine, a été de faire connaître les résultats obtenus à la Nourricerie des Enfants-assistés, pendant huit mois, du 24 juin 1881 au 24 février 1882.

M. Parrot commence par rappeler les tentatives qui ont été faites au siècle dernier et de nos jours pour nourrir les enfants au pis même de l'animal.

Les premières tentatives avaient échoué. En 1763, on fonda à Rouen une nourricerie, hors de la ville. Sur 32 enfants, 27 moururent : ce qui n'a rien d'étonnant, car on les bourrait de bouillie de farine ; on leur faisait boire du cidre, et on ne leur donnait du lait que dans l'intervalle des repas.

Ce mode de nourriture infantile ne fut repris que plus d'un siècle après, en 1875 par Coudereau, et en 1877 par le Dr Thulié. Ces deux médecins demandèrent à l'Assistance publique d'essayer l'alimentation des enfants par les animaux. Ils réclamaient surtout la création de nourriceries pour les enfants assistés ou les enfants affectés de maladies syphilitiques par hérédité.

A la suite d'une visite que M. Michel Moring, directeur de l'Assistance publique, fit à l'Hospice des Enfants-Assistés, et grâce à l'intervention de MM. Parrot, Bergeron, Dujardin-Beaumetz, Blachez et Nicaise, la création d'une nourricerie fut décidée pour les nouveau-nés syphilitiques. Une nourricerie pouvant recevoir 24 enfants fut construite à l'entrée du bois de Vincennes et ouverte le 1er juin 1881. L'allaitement était donné par des chèvres et des ânesses. Cependant on reconnut bientôt la supériorité du lait d'ânesse, et c'est ce lait qui est uniquement consommé aujourd'hui dans ces établissements.

86 enfants atteints de syphilis héréditaire ont été allaités en 8 mois. Sur 6 qui ont pris exclusivement du lait de vache au biberon, 5 sont morts. Sur 42 nourris à la chèvre, il y eut 34 décès et 8 guérisons. Sur 38 nourris au pis d'ânesse, 28 guérirent et 10 moururent.

Les enfants étaient mis au pis cinq fois pendant le jour et deux fois pendant la nuit. La manoeuvre s'exécutait facilement. Quand l'enfant était trop faible, on introduisait le pis dans sa bouche et on pressait sur la mamelle de l'ânesse. Les ânesses sont d'ailleurs aussi dociles que les chèvres.

Suivant M. Parrot et d'une manière générale, les enfants très jeunes doivent être allaités avec le lait d'ânesse plutôt qu'avec le lait de chèvre ou de vache. C'est un résultat important à noter pour l'hygiène de l'enfance.

Les idées de M. Parrot ont trouvé leur confirmation dans un ouvrage publié par M. Tarnier, en 1882, sous ce titre : *Physiologie et hygiène de la première enfance, considérée surtout au point de vue de l'alimentation*. M. Tarnier déclare, dans cet ouvrage, que le meilleur de tous les aliments pour l'allaitement artificiel est le lait d'ânesse pendant les six premières semaines ou les deux premiers mois.

Le lait d'ânesse est pauvre en matières plastiques. En se coagulant dans l'estomac, il ne donne que de petits flocons isolés, que le suc gastrique redissout aisément. Il ne forme jamais ces masses agglomérées et d'une digestion difficile qui sont propres au lait de vache. Sans doute le lait de chèvre est excellent pour nourrir les enfants qui ne peuvent avoir de nourrice, parce qu'il est ou qu'il paraît plus facile d'élever chez soi une chèvre qu'une vache ; mais le lait d'ânesse et de jument est bien plus profitable et mieux supporté que ces deux laits.

Une remarque à faire toutefois, c'est qu'il importe que l'ânesse ne soit pas mise au vert. A la nourricerie de l'Assistance publique, M. Parrot vit des enfants qui digéraient très bien, être pris tout d'un coup de diarrhée et de vomissements : cinq d'entre eux moururent. On reconnut, après une enquête, que le régime des ânesses venait d'être changé : au lieu de fourrage sec, elles mangeaient surtout de l'herbe verte. L'alimentation d'hiver fut immédiatement reprise et les accidents ne reparurent plus chez les enfants.

La chèvre est capricieuse ; elle change souvent sa nourriture ; elle s'habitue mal à l'étable et aime la liberté : c'est pour cela que son lait est de médiocre qualité, au moins dans l'intérieur des villes. Au contraire, l'ânesse est frugale, elle s'accommode de tout, supporte très bien le séjour de la ville et convient parfaitement pour les nourriceries urbaines.

Il résulte de cet ensemble d'observations que, dans l'allaitement artificiel des enfants, il faudra, à l'avenir, si l'on veut une alimentation profitable et saine, donner le lait d'ânesse de préférence à celui de vache. Notons à ce propos qu'une ânesse ne peut bien nourrir que trois enfants, âgés de cinq mois, en moyenne. Dans ces conditions, l'enfant prend environ 800 grammes de lait par jour.

Dès lors, il commençait à valoir la peine, sinon d'entreprendre une recherche systématique, du moins de regarder de plus près les documents qui me passaient entre les mains. Le premier fut un sous-chapitre sur « la chèvre nourrice » dans le *Traité complet de l'élevage et des maladies de la chèvre* d'A. BENION (1871, pp. 120-121) :

1° *La chèvre nourrice.*- En s'attachant à l'homme, la chèvre n'est pas devenue une timide esclave ; si elle a assoupli son caractère et mâté son esprit d'indépendance, c'est qu'elle a cédé à un besoin d'affection et qu'elle a voulu aller au devant des caresses. Son intelligence, de même que celle du chien, se développe par l'éducation et par les bons soins dont on l'entoure. On en remarque la preuve éclatante dans la fonction de nourrice qu'elle remplit d'elle-même et par un sentiment qui lui est propre. Elle fut la nourrice du maître de l'Olympe, et depuis Jupiter elle n'a pas cessé de contribuer pour une bonne part au soulagement des besoins du jeune âge. On a souvent, en effet, confié l'enfance de l'homme à de bonnes chèvres domestiques. Elles s'attachent à leurs nourrissons et les aiment à l'égal d'une tendre mère ; elles se prêtent à leurs caprices avec une complaisance extrême, elles se mettent à leur portée et vont se placer près de leur berceau, se couchent même quelquefois afin qu'ils puissent atteindre et saisir leurs mamelles. On a prétendu qu'elles communiquent, avec leur lait, leur vivacité et leur humeur inquiète. Ce fait, moins que prouvé, nous vient, sans doute, des poètes bucoliques, qui, lorsqu'ils peignent les moeurs des bergers, « mettent les chèvres bien plus avant dans les affections et dans l'intimité de leurs agrestes héros qu'ils n'y mettent tout autre membre du troupeau. »

Elles sont aussi fort précieuses pour élever les autres animaux qui viennent de perdre leur mère. « Un cultivateur du Cantal, dit M. Magne, entretient une douzaine de chèvres qui vont paître avec les moutons dans les bruyères. Au printemps, quand elles ont fait leurs chevreaux, il achète de jeunes veaux qui viennent de naître et en donne un à nourrir à chaque chèvre qui, en rentrant des champs, monte sur un tréteau à ce disposé, pour laisser téter son nouveau nourrisson. Nous avons vu nous-même ce singulier système d'éducation qui réussit à merveille. Les veaux sont très beaux, très bien nourris. »

L'information de BENION sur l'allaitement des veaux par des chèvres a l'intérêt d'élargir la question à ce qu'on peut appeler les allaitements croisés, c'est-à-dire entre espèces différentes, espèce humaine comprise. Françoise HERITIER, à qui j'ai communiqué ce document, m'a dit avoir vu des porcelets allaités par des chèvres en Haute-Loire pendant l'Occupation.

Un ouvrage de cette époque (il a été publié en 1941 ou 1942), *La chèvre et ses produits*, de Mme Jenny NATTAN, donne à nouveau, sur l'allaitement des enfants, des détails intéressants. Il semble que l'auteur ait pour ainsi dire réinventé cette pratique :

Personnellement, j'ai sauvé un bébé de ma famille, bien venant lui-même, mais dont la maman était gravement atteinte d'une typhoïde. L'enfant était robuste. On commença, sur l'avis du docteur, à

lui faire prendre les premiers biberons de lait (de chèvre) coupé, puis, graduellement et progressivement, la dose de liquide pur fut graduellement augmentée jusqu'à la tolérance parfaite. Alors seulement, j'ai tenté de faire téter le bébé directement au pis de sa remplaçante.

Au début, on couchait la bonne bête sur une table et on l'y maintenait solidement pendant que j'approchais du pis les lèvres du nourrisson. Bientôt, la nourrice d'occasion se laissa téter le plus naturellement du monde. Elle avait accepté sa mission, et se serait bien gardée de donner le moindre coup de patte. Six mois après, mère et fils d'adoption étaient de vrais amis. « Fanchette » entendait-elle le bébé pleurer, vite elle accourait elle-même offrir la consolante mamelle. (pp. 26-28)

Mais Mme NATTAN ne se contente pas de citer sa propre expérience. Voici, tiré de son livre, un extrait d'une lettre du Dr. André PERADON, ancien médecin-chef à l'hôpital militaire de Mostaganem (p.276) :

Enfin, ceci est très particulier au lait de chèvre, ce lait permet l'alimentation directe à la mamelle. En effet, donné au biberon, s'il fournit déjà de bons résultats, il en donne de bien meilleurs lorsqu'il est pris par le bébé au pis de l'animal ; c'est là un moyen employé dans les campagnes, de même qu'en Orient ; et de cette façon (trayons lavés au préalable), le lait arrive à l'enfant complètement aseptique et à une température convenable. De plus, la chèvre est à peu près complètement réfractaire à la tuberculose ...

Quant aux références littéraires, Mme NATTAN ne mentionne pas la comtesse de Ségur, mais elle cite un passage de MONTAIGNE, dont voici le texte exact, tel qu'il figure dans l'édition de la Pléiade (*Essais*, Livre II, chap.VIII, pp.379-380) :

Au demeurant, il est aisé à voir par expérience que cette affection naturelle, à qui nous donnons tant d'autorité, a des racines bien foibles. Pour un fort legier profit, nous arrachons tous les jours leurs propres enfans d'entre les bras des meres, et leur faisons prendre les nostres en charge ; nous leur faisons abandonner les leurs à quelque chetive nourrisse à qui nous ne voulons pas commettre les nostres, ou à quelque chevre : leur defendant non seulement de les alaiter, quelque danger qu'ils en puissent encourir, mais encore d'en avoir aucun soin, pour s'employer du tout au service des nostres. Et voit on, en la plupart d'entre elles, s'engendrer bien tost par accoustumance une affection bastarde, plus vehemente que la naturelle, et la plus grande sollicitude de la conservation des enfans empruntez que des leurs propres. Et ce que j'ay parlé des chevres, c'est d'autant qu'il est ordinaire autour de chez moy de voir les femmes de vilage, lors qu'elles ne peuvent nourrir les enfans de leurs mammelles, appeler les chèvres à leur secours ; et j'ay à cette heure deux laquays qui ne tetterent jamais que huit jours laict de femme. Ces chevres sont incontinant duites à venir alaitter ces petits enfans; reconnoissent leur voix quand ils crient, et y accourent : si on leur présente un autre que leur nourrisson, elles le refusent ; et l'enfant en fait de mesmes d'une autre chevre. J'en vis un, l'autre jour, à qui on osta la sienne, parce que son pere ne l'avoit qu'empruntée d'un sien voisin : il ne peut jamais s'adonner à l'autre qu'on luy presenta, et mourut sans doute de faim. Les bestes alterent et abastardissent aussi aisément que nous l'affection naturelle.

Pour terminer cette revue de trouvailles dues au hasard, il me reste à faire état de quelques lignes tirées de *La Nouvelle Maison rustique, ou Economie générale de tous les biens de la Campagne, etc...* (A Paris, chez Claude Prudhomme, 1732, vol.1) :

Les chèvres se laissent tetter aisément, même par les enfants, et leur lait est d'un usage fort commun en médecine. (p. 353)

La chèvre et le bouc habitent volontiers avec les brebis, on dit même avec le tigre ; mais ils haïssent le loup, l'éléphant et l'oyseau qu'on appelle Tête-chèvre, fresaie ou effraie ; parce que c'est une espèce de chat-huant d'une figure effrayante qui vient la nuit tetter les chèvres, ce qui leur fait perdre le lait et souvent la vûë. (p. 355)

Avec cette histoire d'effraie, nous quittons le registre des pratiques pour celui des fictions et des croyances. Mais les croyances de ce genre étaient tellement courantes dans les sociétés rurales d'autrefois (je dois à Mme C. GRIFFIN-KREMER d'avoir attiré mon attention sur ce point) qu'il est impossible, me semble-t-il, de n'en pas tenir compte. Toutes sortes d'animaux nuisibles ou néfastes étaient censés pouvoir venir la nuit téter les vaches, les

chèvres ou les brebis, ce qui expliquait leur tarissement inopiné - quand celui-ci n'était pas imputable aux mauvais tours d'un voisin malveillant. Pour l'instant, retenons simplement qu'à côté des cas réels d'allaitement croisé, il y a des cas fictifs.

*

Essayons maintenant de sérier les questions.

Et d'abord, quelles sortes d'allaitement croisé sont possibles, tant dans la réalité que dans la fiction ? Il existe en effet bien d'autres cas que ceux que je viens d'évoquer, et qui ont attiré depuis longtemps l'attention des curieux et des chercheurs. Ce sont, (1) L'allaitement de petits d'animaux (chiots, goretts etc...) par des femmes, et (2) l'allaitement d'enfants abandonnés ou perdus par des femelles d'espèces sauvages, comme les louves. Si on tient également compte des cas d'allaitement croisé entre espèces différentes (chèvre / veau ou goret ; truie / chiot, etc ...), on obtient le tableau de possibilités suivant :

1. - *Allaitement de petits d'animaux par des femmes*
 - 1a. - *Animaux domestiques (chiots, goretts ...)*
 - 1b. - *Animaux sauvages*

2. - *Allaitement d'enfants par des nourrices animales*
 - 2a. - *Nourrices d'espèces sauvages (louves, etc ...)*
 - 2b. - *Nourrices d'espèces domestiques (chèvres, ânesses ...)*

3. - *Autres cas d'allaitement croisé*
 - 3a. - *Entre espèces sauvages*
 - 3b. - *Entre espèces domestiques*
 - 3c. - *D'une espèce sauvage à une espèce domestique et inversement.*

Dans ce tableau, me semble-t-il, seules les rubriques (1) et (2a) ont donné lieu à des études approfondies. Sur la première, l'allaitement de petits d'animaux par des femmes, on dispose de la thèse récente de Jacqueline MILLET, qui a fait le tour de la question, au moins temporairement. Sur la seconde, il y a toute la littérature sur les enfants sauvages, qui remonte au Moyen-Age, mais qui devient plus ou moins scientifique à partir de la fin du XVIIIème siècle ou au début du XIXème ; on en trouvera d'intéressants échantillons dans *Si les lions pouvaient parler ...*, recueil publié sous la direction de B. CYRULNIK (1998). Il est assez étrange de constater qu'en revanche, les autres rubriques n'ont apparemment pas intéressé grand monde, à l'exception peut-être de la rubrique (3c) qui a fourni une matière abondante aux recueils des folkloristes. Cela peut s'expliquer par la tendance habituelle de notre esprit à voir de préférence les faits extraordinaires ou merveilleux. Ces faits nous frappent d'eux-mêmes, alors qu'il faut avoir des raisons d'un autre ordre pour s'intéresser aux faits ordinaires.

Cela dit, il me semble que si l'on s'intéresse à tous les faits sans distinction, merveilleux ou ordinaires, la première chose à faire est de compléter le tableau des possibles. Les rubriques (1), (2a) et probablement (3c) sont fournies. Reste à remplir les rubriques (2b), (3a) et (3b) : je ne vois pas d'autre moyen pour cela que de lancer un appel à contributions auprès des lecteurs d'*Ethnozootechnie*. Je ne crois pas, en effet, qu'une recherche systématique soit possible, parce que la documentation est trop dispersée. A partir du moment où c'est le hasard qui joue les premiers rôles, le seul moyen d'obtenir des résultats est de multiplier les points de vue. Si chaque lecteur d'*Ethnozootechnie* veut bien se donner la peine d'attraper au passage les informations qui passent à sa portée, nous aurons quelques chances d'aboutir dans des délais raisonnables.

Un mot enfin sur les enjeux de cette recherche.

Les premiers qui viennent à l'esprit sont évidemment les enjeux éthologiques et psychologiques. Ce sont eux qui rendent si passionnantes les histoires d'enfants sauvages.

Mais il reste peut-être des questions moins grandioses à poser. Comment, par exemple, des chiots élevés par une truie se comporteront-ils à l'âge adulte ? Ou des gorets élevés par une chienne ? Et des enfants allaités par une chèvre seront-ils différents des autres ? (Il ne le semble pas, mais ...) Et aussi : y a-t-il des différences dans le comportement maternel qui expliquent que certaines espèces soient meilleures nourrices que d'autres ? Pourquoi, par exemple, n'est-il jamais question de brebis-nourrices ?

Viennent ensuite les questions liées à l'histoire des domestications. Il m'a longtemps paru invraisemblable qu'on ait domestiqué des animaux pour leur lait. C'est que la seule possibilité que j'avais en tête était celle de la traite manuelle, suivie de transformations techniques impliquant un état de domestication déjà réalisé pour la plupart. L'existence de nourrices animales conduit à reprendre la question. Il était fréquent, en effet, qu'une femme meure en couches ou qu'à la suite de maladies ou d'accidents divers, elle se trouve hors d'état d'allaiter son enfant. La solution ordinaire était d'avoir recours à une nourrice humaine. Mais c'était une solution coûteuse, hors de portée des pauvres. De plus, il devait bien arriver quelquefois qu'aucune nourrice ne soit disponible, surtout lorsque le groupe social était peu nombreux et isolé. Walter SCOTT raconte une histoire de ce genre dans *La jolie fille de Perth* (1828, chap. 26). Lors d'une guerre entre deux clans, l'un d'eux est vaincu et son chef est contraint de fuir et de se cacher dans les bois. Dans ces fâcheuses circonstances, sa femme accouche d'un fils qu'elle ne put nourrir. Le serviteur qui l'accompagnait captura une biche, dont le lait permit à l'enfant de survivre. Il n'est pas dit dans le roman à quelle espèce de cervidé appartenait l'animal, ni comment on lui prenait son lait. La biche était-elle traitée à la main, ou la faisait-on téter par le nourrisson ? Tout bien considéré, la seconde hypothèse est plutôt moins invraisemblable que la première. Il est vrai que l'histoire est légendaire. Mais celle de la chèvre Amalthée l'est aussi, de même que celle de Romulus et Remus, allaités par une louve. Or, les documents reproduits ci-dessus nous ont appris que ces légendes pouvaient être basées sur des faits réels. Pour autant, je ne propose pas d'expliquer la domestication de la chèvre, par exemple, par son emploi comme nourrice. Je crois seulement que cet élément a été négligé, et qu'il faut le réintégrer dans nos réflexions sur le sujet.

Dernier enjeu, enfin, celui des significations. Tous les faits peuvent être dotés d'une signification, et cela d'autant plus qu'ils sont plus exceptionnels - à commencer par les faits fictifs, qui n'ont pas d'autre réalité que cette signification même. Qu'un enfant ait été allaité par un animal, en effet, cela ne signifie-t-il pas qu'il est voué à un destin hors du commun ? C'est le cas dans les trois légendes que je viens d'évoquer. On sait quel fut le destin de Zeus parmi les Dieux et celui de Romulus et de Remus parmi les hommes. Celui de l'enfant de la biche fut tragique, et d'une façon bien singulière. A la mort de son père, il lui succéda à la tête du clan, rétabli dans sa première puissance. Mais il était rongé par un secret épouvantable : il se savait ou se croyait lâche, défaut impardonnable dans l'ancienne société des Highlands, où les clans étaient presque toujours en guerre les uns avec les autres. Je ne raconte pas la fin de l'histoire, pour ne pas la déflorer. Ce qui nous importe ici est que le destin de l'enfant a été marqué par le lait dont il a été nourri. Il y a un rapport entre la timidité de la biche (qui était blanche, au surplus) et la lâcheté, réelle ou supposée, de son nourrisson.

Peut-être enfin faudrait-il regarder du côté des présages, des prescriptions, des interdits, etc... Que des chasseurs trouvent un petit animal allaité par une femelle d'une autre espèce : le fait n'est-il pas assez exceptionnel pour présager quelque autre événement encore plus exceptionnel ? Le lait est un aliment : a-t-il des qualités ou des vertus analogues à celles de la viande du même animal, est-il l'objet des mêmes interdits ? L'allaitement est une des manifestations de la maternité, qui intéresse la filiation (rituels d'adoption) et qui touche, même indirectement, à la sexualité : l'allaitement croisé n'a-t-il pas pu être considéré, dans certaines sociétés, comme un acte contre nature, au même titre que la bestialité ou la sodomie ?

Je n'ai aucune réponse à ces questions. Je ne suis pas sûr que ce soient les bonnes, ni même qu'il soit possible d'y répondre. Tout ce que je sais est qu'il faut se poser des questions, peu importe lesquelles, pour trouver les faits, s'ils existent. Or, en l'occurrence, c'est de faits dont nous avons besoin.

ADDITIF

Je dois à M. Jean DOMEK, spécialiste de la chèvre, à qui j'ai communiqué le manuscrit de cet article, toute une série d'informations complémentaires du plus haut intérêt. D'abord le texte exact de MONTAIGNE, dont J. NATTAN n'avait cité que quelques lignes, sans préciser leur emplacement. Ensuite un roman pour enfants, *Jeanne, la bonne petite marraine*, d'Octave FERE (Paris, Bernardin-Béchet, 1875), qui commence par une histoire d'enfant abandonné, allaité par une chèvre. Thème qui n'est autre, d'ailleurs, que celui de *Daphnis et Chloe*, deux enfants également abandonnés et allaités, Daphnis par une chèvre, Chloe par une brebis (c'est toujours à M. DOMEK que je dois cette référence). Enfin, M. DOMEK m'a signalé un ouvrage du Dr Joseph CREPIN, *La chèvre* (Paris, Hachette, 1906), dans lequel l'auteur se fait le défenseur de la chèvre nourrice. Plus tard, le Dr CREPIN fonda une revue, *La chèvre au foyer*, dont un numéro spécial (n° 27, mars 1924) est consacré à « La chèvre nourrice ». Cette revue était présentée comme l'organe de la « Ligue pour le salut de l'enfance par la chèvre ». De tout cela, à quoi je dois ajouter les documents iconographiques que m'a communiqués M. DOMEK (photographies de chèvres allaitant un enfant, un porcelet, un poulain, et même ... un lionceau), il résulte que la documentation est sans doute abondante, sur un sujet qui, au delà de ses aspects anecdotiques, doit être pris très au sérieux.

C'est également l'avis de M. Cornelis NAAKTGEBOREN, professeur de zoologie à la retraite, avec lequel M. DOMEK m'a mis en contact. M. NAAKTGEBOREN est l'auteur d'un ouvrage en néerlandais sur les comportements maternels, qu'il serait sans doute intéressant de faire traduire. D'où ma dernière question aux lecteurs d'*Ethnozootechnie* : quel éditeur serait susceptible de s'y intéresser ?